

Marie Kalergis-Mouchanoff née comtesse Nesselrode

Itinéraires et correspondance de la Fée blanche

Textes choisis et commentés par Luc-Henri ROGER

**À vous tous dont *l'amitié devine sur ma lyre ce
qui n'en peut sortir.*** ¹

Remerciements

Toute ma reconnaissance va au Dr Philippe Dieu de Bordeaux qui m'a offert ses bons soins de correcteur pour la relecture et qui m'a soutenu de la chaleur de son amitié pendant toute la durée de la composition de ce livre qui n'aurait pas davantage vu le jour sans les encouragements et le précieux soutien technique de Marco Pohle qui en a supervisé la mise en page.



¹ Extrait d'un poème de Sainte-Beuve à Victor Hugo.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

Marie Kalergis, l'épistolière et son biographe

La recherche après Photiadès

Remarques éditoriales

PHOTIADESS – Vie de Marie Kalergis-Moukhanow

Constantin Photiadès (1883-1949). Notice biographique

La présentation d'Henri de Régnier.

Marie Kalergis-Moukhanow, née Nesselrode (1822-1874)

I La famille

II L'éducation

III Le mariage

IV L'isolement

V Voyage des constellations romantiques

VI Deux hommages romantiques – Gautier et Heine

VII Les succès de salons à Paris

VIII La diplomatie en crinoline

IX Madame Kalergis et la Pologne

X La recherche du bonheur

XI La terre promise

LA MARA Les lettres de Marie Kalergis-Mouchanoff
Marie Lipsius - Notice biographique
Marie Lipsius - Éditrice des lettres
Traduction de la préface de la deuxième édition
Lettres de Marie Kalergis-Mouchanoff à sa fille
Index des patronymes

AUTRES LETTRES ÉDITÉES PAR LA MARA

Lettres de Marie Kalergis-Mouchanoff à Franz Liszt
Lettres de S. Mouchanoff et de C. Godebsky à F. Liszt
Lettres de Franz Liszt à divers correspondants
Une lettre de Richard Wagner à Mathilde Wesendonk

MARIE KALERGIS-MOUCHANOFF vue par les artistes

Marie Kalergis dans la poésie française
Théophile Gautier, *Emaux et Camées*, 1852.
L'éléphant blanc, un poème de Henri Heine
Der weiße Elefant
La Reine Blanche, un poème du Comte
Sollogoub
Les amours contrariées de Cyprian Kamil Norwid
Œuvres musicales dédiées à Marie Kalergis
Marie Kalergis au cinéma

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

Rodolphe Apponyi
Victor Hugo
Charles Bocher

Le comte Horace de Viel Castel
Victor Du Bled
Souvenirs de Paul Viardot
Judith Gautier
Cyprien Godebski
Olga de Janina
Villiers de l'Isle-Adam
Les souvenirs de la Princesse de Metternich

BIBLIOGRAPHIE

TABLE DES ILLUSTRATIONS

DU MÊME AUTEUR

Avant-propos

Marie Kalergis est née comtesse von Nesselrode-Ehreshoven le 7 août 1822 à Varsovie. Un an après sa naissance, son père, Fryderyk Karol Nesselrode (d'origine allemande) et son épouse Tekla Nałęcz-Górska (d'origine polonaise), se séparaient en raison semble-t-il d'incompatibilités d'humeur. Cette séparation marqua profondément la jeune fille qui se vit confiée à la garde de son oncle paternel, Karl Robert Nesselrode, diplomate russe d'origine allemande qui assura pendant quarante ans (1816-1856) le poste de ministre des Affaires étrangères du tsar à Saint-Pétersbourg et qui veilla à ce que Marie soit élevée aux côtés de ses cousines.

À l'âge de dix-sept ans, Marie Nesselrode épousait Jean Kalergis, un riche propriétaire affligé d'une jalousie malade. Bien qu'ils aient une fille, Marie, née en 1840 à Saint-Pétersbourg, moins d'un an après leur mariage, ils décidèrent de se séparer. Malgré plusieurs tentatives pour surmonter leur aversion l'un envers l'autre, ils continuèrent à vivre séparément, sans divorcer, jusqu'à la mort de Jean. Il assura cependant à Marie une vie prospère.

Son talent musical était tel qu'elle put suivre pendant un certain temps les leçons de Chopin, qui loua son talent. Elle apprit le polonais avec sa mère et parlait également le français (alors langue des salons polonais), l'allemand, l'anglais, l'italien et le russe.

Nomade, elle vécut une vie itinérante, avec quelques points d'attaches : à partir de 1847, elle habita à Paris ; dans les années 1850 on la retrouvait souvent à Baden-

Baden, alors appelée Bade(n), où elle acheta une villa dans l'élégante Schillerstrasse ; puis, à partir de 1857, elle vécut à Varsovie. Au cours de ces années, Chopin, Musset, Gautier, Heine, Liszt, Wagner, Moniuszko, Brahms, Tausig et von Bülow furent au nombre de ses invités. Elle fut l'amie des rois, des reines et la familière des empereurs et côtoya d'éminents politiciens et des artistes de renom.

À son retour à Varsovie, elle devint mécène des arts et participa à des concerts de collecte de fonds et à des représentations théâtrales. Ses ressources étaient toujours disponibles pour ceux qui en avaient besoin. Elle eut une influence appréciable sur le développement de la culture musicale, en contribuant à la fondation de l'Institut de musique de Varsovie (aujourd'hui le conservatoire de Varsovie) et en fondant avec Moniuszko la Société de musique de Varsovie, aujourd'hui le Philharmonique de Varsovie. Elle se produisit fréquemment elle-même en tant que pianiste.

Peu de temps après la mort de son mari en 1863, elle épousa Siergiej Muchanow, son cadet de dix ans. Il l'accompagna pendant sa maladie et la soigna avec dévouement pendant ses derniers jours. C'est probablement à ce moment-là que, sentant sa fin prochaine, Marie détruisit sa correspondance. Ses lettres à sa fille, à son gendre et à ses amis ont toutefois survécu et ont permis de reconstituer de nombreux faits de sa vie et constituent une source précieuse de connaissances sur cette période. Elle fut enterrée au cimetière Powązki à Varsovie.

Marie Kalergis, l'épistolière et son biographe

C'est à la comtesse Marietta Coudenhove, une des petites filles de Marie Kalergis, et à la biographe lipsiote Marie Lipsius (qui avait La Mara pour nom de plume) que l'on doit la publication en 1907 des lettres de Marie Mouchanoff à sa fille. Ces lettres, écrites en français, couvrent une période qui va de 1853 à la mort de l'épistolière. En France, elles retinrent l'attention du journaliste et critique Ernest Seillières qui publia en août 1910 dans la *Revue des deux Mondes* un article intitulé *L'inspiratrice de la Symphonie en blanc majeur. Marie de Nesselrode, Comtesse Kalergis-Mouchanoff* puis de Jacques-Gabriel Prod'homme qui publia un article en feuilleton dans *Le Ménestrel* des 1^{er}, 8 et 15 août 1930 sous le titre *Une grande dame cosmopolite et dilettante. La Comtesse Mouchanoff*.

Mais c'est à Constantin Photiadès que l'on doit le travail de recherche le plus considérable sur la vie de l'épistolière, travail dont l'heureux résultat fut la biographie de Marie Kalergis-Mouchanoff que l'écrivain d'origine grecque publia en 1923. Elle parut d'abord en feuilleton dans la *Revue de Paris* des 1^{er} et 15 octobre, et des 1^{er} et 15 novembre 1923, et fut ensuite éditée à Paris chez Plon-Nourrit en 1924 sous le titre de *La « Symphonie en blanc majeur » ; Marie Kalergis née comtesse Nesselrode (1822-1874)*. Les deux textes sont identiques, hormis quelques coquilles et erreurs d'impression présentes dans la *Revue* mais corrigées lors de l'édition en format livre. Cette monographie de grande qualité avait obtenu le prix Jules Davaine de l'Académie française en 1924.

La biographie de Photiadès combine l'art du romancier à celui de l'historien : ce petit ouvrage réunit les qualités d'une écriture délicate et exquise, l'analyse subtile des sentiments et l'intelligence de la critique historique. L'historien Constantin Photiadès parle au nom des faits, qu'il a l'art de résumer avec méthode et impartialité, et a le bon

goût de s'y tenir. Son livre, extrêmement documenté et finement évocateur, contient une parfaite analyse, d'une érudition précise et d'une écriture d'une rare élégance, qui satisfait toutes les curiosités au sujet de cette grande dame qui tint dans la société de son temps un rôle singulier et une place originale. Le biographe Photiadès fait également preuve d'une bonne connaissance de l'âme humaine comme en témoigne la virtuosité avec laquelle il se promène dans les méandres de la psychologie de la fée blanche.

Photiadès a puisé aux sources les plus précises des archives de la famille Nesselrode et aux inédits des bibliothèques et a systématiquement dépouillé les Souvenirs et les Mémoires qui avait déjà été publiés en France et ailleurs au moment de la composition de son ouvrage. Ces documents divers, M. Constantin Photiadès les a utilisés, ajustés, encadrés avec un art parfait et une grande ingéniosité. Sa belle étude nous apporte maints détails précieux sur la vie de Madame Kalergis-Mouchanoff.

Les lettres de la comtesse à sa fille se voient bien complétées par le travail de recherche en archives très consciencieux de Constantin Photiadès.

De même que pour les lettres publiées par La Mara, la biographie de madame Kalergis par Photiadès n'était plus disponible à l'achat, sauf pour de rares exemplaires que l'on trouve ici et là sur le marché secondaire. C'est ce qui nous a incité à réunir les deux ouvrages en un seul livre pour faire revivre la mémoire de cette grande dame.

La recherche après Photiadès

De nouveaux documents ont vu le jour depuis la publication de la biographie de Marie Kalergis-Mouchanoff par Constantin Photiadès, qui n'a pu en avoir connaissance. Ce furent d'abord quelques lettres écrites par Madame Kalergis au comte Mathieu Molé ² (1781-1855) entre 1851 et 1855, qui contiennent essentiellement des considérations politiques. Le comte Molé avait été Président du Conseil des ministres sous Louis-Philippe. Ces lettres furent publiées dans la *Revue des Deux Mondes* en septembre 1950 par la marquise de Noailles et sont accessibles à la lecture en ligne.³ Ce furent ensuite les lettres écrites en français par Marie Kalergis à Adam Potocki ⁴ entre 1842 et 1870 qui n'ont jusqu'à ce jour été publiées qu'en Pologne dans la traduction en polonais d'Halina Keranowa et Róża Drojecka ⁵. Leurs originaux français attendent encore leur publication.

Constantin Photiadès ne semble pas avoir eu accès au récit des amours contrariées du poète et dessinateur polonais Cyprian Norwid, qui nous a laissé quelques dessins du profil Marie Kalergis et à qui elle inspira des poèmes et une tragédie, auxquels nous avons consacré un chapitre de ce livre. C'est chez Stanislaw Szenic ⁶, le biographe polonais de Marie Kalergis que les polonophones trouveront une abondante matière sur la relation du poète à la femme qu'il ne put qu'idéaliser.

Gustav von Blome, un diplomate allemand au service de l'Autriche, fut un autre amoureux éconduit par Marie Kalergis. Ignoré de Photiadès, il a été récemment mentionné dans un ouvrage par Emiel Lamberts ⁷ qui a eu accès aux lettres de Blome à son ami Louis de Pons, dans lesquelles le diplomate évoque sa passion pour la fée blanche.

Remarques éditoriales

La monographie de Constantin Photiadès

Nous présentons d'abord le texte de Photiadès, en raison du fait que sa monographie couvre toute la vie de Marie Kalergis-Mouchanoff et a un caractère plus généraliste que les lettres de l'épistolière à sa fille, à la portée par essence plus intime et familiale, même si elles rendent elles aussi compte des événements politiques et artistiques de l'époque. En guise d'introduction, nous avons d'abord tenté de présenter l'écrivain Photiadès, pour lequel nous n'avons pas trouvé de résumé biographique, en glanant des informations au gré d'articles le concernant publiés de son vivant dans la presse française essentiellement parisienne. Nous reproduisons ensuite l'article de présentation de la biographie de Marie Kalergis que publia Henri de Régnier, qui fut un ami proche de l'auteur. Nous avons reproduit les notes de bas de pages de Photiadès en l'état, auxquelles nous avons ajouté quelques notes de notre cru, accompagnée dans ce cas de la mention [ndlr].

L'édition Lipsius des lettres de Marie Kalergis-Mouchanoff et de la correspondance de Franz Liszt

Le livre de lettres de Marie Kalergis à sa fille publié par Marie Lipsius présente la particularité d'être bilingue allemand / français : l'introduction de l'éditrice, les en-têtes des lettres (destinataires, lieux et dates), les notes de bas de pages y sont rédigés en allemand ; la plupart des lettres sont écrites en français avec des passages exprimés en d'autres langues, surtout en allemand, parfois en anglais ou en italien, typiques de l'écriture d'une grande dame cosmopolite et polyglotte. Nous avons reproduit les lettres de l'épistolière en l'état, en ajoutant en notes les traductions des parties rédigées dans d'autres langues. Nous avons également traduit l'introduction de Marie Lipsius. Quant aux notes de bas de Marie Lipsius, nous les

avons souvent estimées lacunaires : son édition des lettres datant de 1907, elle était encore relativement proche du moment de leur écriture ; à cela s'ajoute que le public-cible de Marie Lipsius appartenait aux classes supérieures lettrées du moment de l'édition, ces lettres intéressaient surtout des personnes proches des nombreuses personnalités citées par Marie Kalergis. Pour ces raisons, nous avons procédé à une nouvelle rédaction des notes de fin tantôt à partir des notes de fin de Marie Lipsius que nous avons souvent développées, tantôt par des ajouts de notre propre chef.

La numérotation des lettres est le fait de Marie Lipsius, qui les a classées dans l'ordre chronologique. La plupart des lettres étant adressées par l'épistolière à sa fille ne portent ni l'indication de la destinatrice ni celle de la destinataire. Les lettres adressées par d'autres destinataires que l'épistolière et / ou à d'autres destinataires se voient chaque fois précédés par la mention du destinataire et s'il y a lieu du destinataire.

Aux lettres de Mme Kalergis-Mouchanoff à sa fille, nous avons ajouté les lettres de l'épistolière à Franz Liszt et les lettres adressées par Franz Liszt à divers correspondants dans lesquelles le musicien évoque Madame Kalergis-Mouchanoff. Ces lettres ont été glanées dans la quinzaine de volumes de la correspondance de Franz Liszt que Marie Lipsius fit publier.

Textes divers

Suivent une série de textes d'auteurs qu'ont inspiré la fée blanche ou qui en ont fait mention : les poèmes d'abord, ceux de Gautier, de Heine, du comte Sollohub et de Cyprian Norwid, les textes de divers auteurs et autrices de souvenirs et de mémoires ensuite, en complément de la biographie de

Photiadès. Nous terminons enfin par la brève évocation d'un film dont Marie Kalergis est l'un des personnages et des œuvres musicales dédiées à Madame Kalergis-Mouchanoff.

Le problème des noms étrangers

Kalergis, Kalergis-Muchanow, von Mouchanoff-Kalergis, Kalergi, Kalergy, Kalerchi, Kalerdgi, Callergi, Mouchanoff, Moukhanoff, Muchanoff, Muchanow, Muchnoff, Muchnov, Maria, Marie, née (comtesse) Nesselrode, telles sont les innombrables graphies que nous avons rencontrées en cours de notre recherche. Et l'exercice peut se répéter pour de nombreux autres noms d'origine étrangère, spécialement pour les patronymes russes, mais aussi pour les toponymes. Ainsi trouve-t-on par exemple Weimar et Weymar, Carlsruhe et Kalrsruhe, Bade, Baden et Baden-Baden, etc.

Le problème de la prononciation du patronyme Kalergis est complexe. Le nom, d'origine grecque, fut également prononcé et écrit à l'italienne, Calergi, et dans le cas du premier mari de l'épistolière, à la russe. Il n'est pas étonnant que, dans la réception française et allemande, il ait été écorché à diverses reprises et que même les proches de Madame Kalergis aient eu des hésitations quant à son orthographe.

Il existe une variété de normes incompatibles pour la translittération en français du cyrillique russe, ce qui a pour conséquence qu'elle a souvent été effectuée sans uniformité. La romanisation des noms propres russes a évolué au cours des 19^{ème} et 20^{ème} siècles. Cela se remarque notamment dans le cas des terminaisons en *-off*, *-ow*, *-ov*. Les graphies en *-ow* viennent de ce que la transcription s'est faite parfois d'abord à travers l'allemand où le *w* se prononce comme un *v* français. Le double *ff* du *-off* est juste une coquetterie, car le *б* russe est bien un *v*

français, qui se prononce toujours *f* à la finale d'un mot. Ce second *f* est donc totalement inutile. Aujourd'hui le français a opté pour une romanisation généralisée avec la terminaison *-ov*.

En ce qui concerne le nom de famille Mouchanoff [Myxанов en russe], il est prononcé avec une chuintante en français, mais pas en allemand où le son est plus proche du *x* russe ou d'un *chi* grec. Dans l'édition Lipsius des lettres de Marie Kalergis-Mouchanoff, Marie Lipsius écrit Mouchanoff avec un *-ch*, alors que dans son édition de la correspondance de Liszt, on trouve Moukhanoff avec un *-k*. Constantin Photiadès écrit Moukhanow avec la terminaison *-w* à l'allemande.

Dans la présente réédition, nous avons conservé les diverses graphies des publications tant de Lipsius que de Photiadès.

Une remarque encore concerne la datation des lettres, parfois en partie double lorsqu'elles sont adressées au départ de la Russie. Les auteurs donnent d'abord la date selon le calendrier grégorien, puis la date selon le calendrier julien. A noter que l'on trouve parfois aussi l'utilisation de la majuscule pour l'écriture des noms désignant les mois de l'année.

Sur les titres nobiliaires enfin, l'usage est aujourd'hui de les écrire avec une minuscule, mais on verra qu'il diffère d'un endroit à l'autre et que la déférence des auteurs les incite parfois à la majuscule. Dans les lettres de Marie Kalergis, on rencontre aussi des abréviations telles G^d Duc et G^{de} Duchesse pour grand-duc et grande-duchesse, P^{ce} et P^{cesse} pour prince et princesse, ou C^{te} et C^{tesse} pour comte et comtesse, dont nous ne savons si elles sont le fait de l'épistolière ou de l'éditrice.

² La petite-fille du comte Molé, Clotilde de La Ferté-Meun, avait épousé en 1851 Jules-Charles-Victurnien de Noailles. On peut supposer que c'est ainsi que les lettres de Madame Kalergis au comte Molé sont entrées en possession de la famille de Noailles et purent être publiées en 1950.

³ *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1950, pp. 254 et suivantes. Ces lettres peuvent se lire en ligne via l'onglet « Archives » du site de la *Revue*.

⁴ Adam Józef Potocki (1822-1872) fut un grand propriétaire terrien et un magnat de l'industrie en Galicie. Homme politique, il fut l'un des fondateurs du parti conservateur de Cracovie et un fervent défenseur de l'autonomie de la région. En 1848, il vécut à Paris, y dirigea la garde nationale et participa à la révolution de juin, après avoir pris part en avril dans celle de Cracovie. En Pologne, il participa activement à la vie politique et sociale en tant que membre de nombreuses organisations charitables, pédagogiques, artistiques, scientifiques et agricoles. Il fut également journaliste.

⁵ Kalergi, Maria, *Listy do Adama Potockiego*, traduites du français et publiées par Halina Kenarowa, Varsovie, Państwowy Instytut Wydawniczy, 1986

⁶ Szenic, Stanisław, *Maria Kalergi*, Wyd. 2., uzupełnione- Warszawa : Państwowy Inst. Wyd., 1963.

⁷ Dans *The struggle with Leviathan*.

Constantin Photiadès

« La symphonie

en blanc majeur »

Marie Kalergis-Moukhanow

née comtesse Nesselrode

(1822-1874)

Constantin Photiadès (1883-1949). Notice biographique

Né en 1883 à Athènes, Constantin Photiadès suivit une formation classique en France et se mit très tôt à l'écriture : avant même d'avoir atteint sa vingtième année, il écrivit son premier roman, le *Couvre-feu* (1905), dont les qualités furent remarquées par Henri de Régnier. Il publia ensuite *Les Hauts et les Bas* (1908) et consacra une monographie au romancier anglais George Meredith (1910).

Constantin Photiadès s'engagea comme volontaire dans l'armée française pendant la première guerre mondiale. Sous-lieutenant, il fut chef du service de renseignements de l'aéronautique et se signala en tenant à exécuter lui-même les reconnaissances les plus importantes et les plus périlleuses. Blessé grièvement le 21 mars 1918 au retour d'une mission de 400 kilomètres, il se montra uniquement préoccupé de fournir au commandement les renseignements précieux qu'il rapportait. Photiadès, croix de guerre (quatre citations, dont trois avec palmes) et chevalier de la Légion d'honneur, fut rapatrié, et retourna en Macédoine, d'où il rapporta le récit fidèle des opérations triomphantes dans *La Victoire des Alliés en Orient* (1920). Après la guerre, Constantin Photiadès tint à acquérir la nationalité française.

Les qualités d'écriture du romancier combinées à celles de l'historien se retrouvent chez le biographe qui s'intéressa à la vie de Marie Kalergis-Mouchanoff (1923), puis à celles de la marquise de la Ferté-Imbault, la fille de Madame Geoffrin, dont il étudia la curieuse figure dans *La Reine des*

Lanturelus (1928), et enfin aux vies du Comte de Cagliostro (1932).

Passionné de musique, grand amateur de concerts et de festivals, Photiadès consacra de nombreux articles à la vie, à l'œuvre et à la réception de grands compositeurs comme Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, Rossini, Liszt, Berlioz, Wagner, Saint-Saëns, Richard Strauss ou Vincent d'Indy. Critique au goût très sûr et à l'intelligence des plus étendues, il collabora entre autres à la *Revue de Paris*, à la *Revue hebdomadaire* et à la *Revue des deux Mondes*.

Ce parfait lettré fut par trois fois primé par l'Académie française :

1911 Prix Auguste Furtado pour *George Meredith*.

1924 Prix Jules Davaine pour *Marie Kalergis (1822-1874)*.

1933 Prix Alfred Née pour l'ensemble de son œuvre.

Lié par une amitié profonde à Anna de Noailles, il fut quelques années avant la seconde guerre mondiale un des fondateurs de l'Association des « Amis de la Comtesse de Noailles ».

La présentation de Henri de Régnier.

Marie Kalergis (1822-1874), par Constantin Photiadès

8

Ce n'est pas à sa haute naissance, car fille d'un Nesselrode, elle était nièce de celui qui fut durant de longues années chancelier de l'Empire russe, ce n'est pas à son existence de grande dame cosmopolite en relations avec toutes les cours de l'Europe, non plus qu'à ses goûts

artistiques et à son talent de virtuose sur le piano, ce n'est pas même à sa beauté reconnue et célèbre que Marie Kalergis a dû de vivre dans la mémoire incertaine des hommes. Que de magnifiques et charmants visages ont disparu sans laisser de souvenir ! Que de vies brillantes et notoires se sont évanouies dans l'oubli ! Que de noms jadis répétés avec admiration et curiosité n'éveillent plus aucun écho. Tel eût pu être le sort de la belle Marie Kalergis, s'il ne lui fût arrivé l'insigne aventure d'être chantée par un poète. Dix-huit strophes de quatre vers impeccablement ingénieux et strictement octosyllabiques, signées de Théophile Gautier, ont fait immortelle l'éblouissante et blonde étrangère qui fut le « sujet » et le « thème » vivant des prestigieuses variations de la *Symphonie en blanc majeur*.

Dans la si élégamment substantielle et si subtilement précise étude biographique que M. Constantin Photiadès vient de consacrer à celle que Gautier appelle « ce sphinx blanc que l'hiver sculpta », il nous rapporte les circonstances dans lesquelles fut composé le célèbre poème qui figure dans les *Emaux et camées* et qui est une des plus fameuses pièces de cet admirable recueil. La *Symphonie*, composée en 1848, parut en 1849 dans la *Revue des Deux Mondes*. Elle constitue, disons-le, un étonnant « tour de force », ou plutôt d'adresse poétique. C'est ce que M. Photiadès nous montre fort bien dans l'analyse du scintillant chef-d'œuvre où Gautier étale un merveilleux jeu de métaphores et dont il diamante les strophes de toutes les facettes de l'analogie. M. Constantin Photiadès est un esprit d'une rare finesse critique. [...] Ajoutons que le sens critique n'empêche pas M. Photiadès d'être un romancier de talent et notons également que chez lui le romancier ne nuit pas à l'historien. [...]

C'est donc à l'attention du romancier et de l'historien qui fraternisent en M. Constantin Photiadès que s'est imposée la

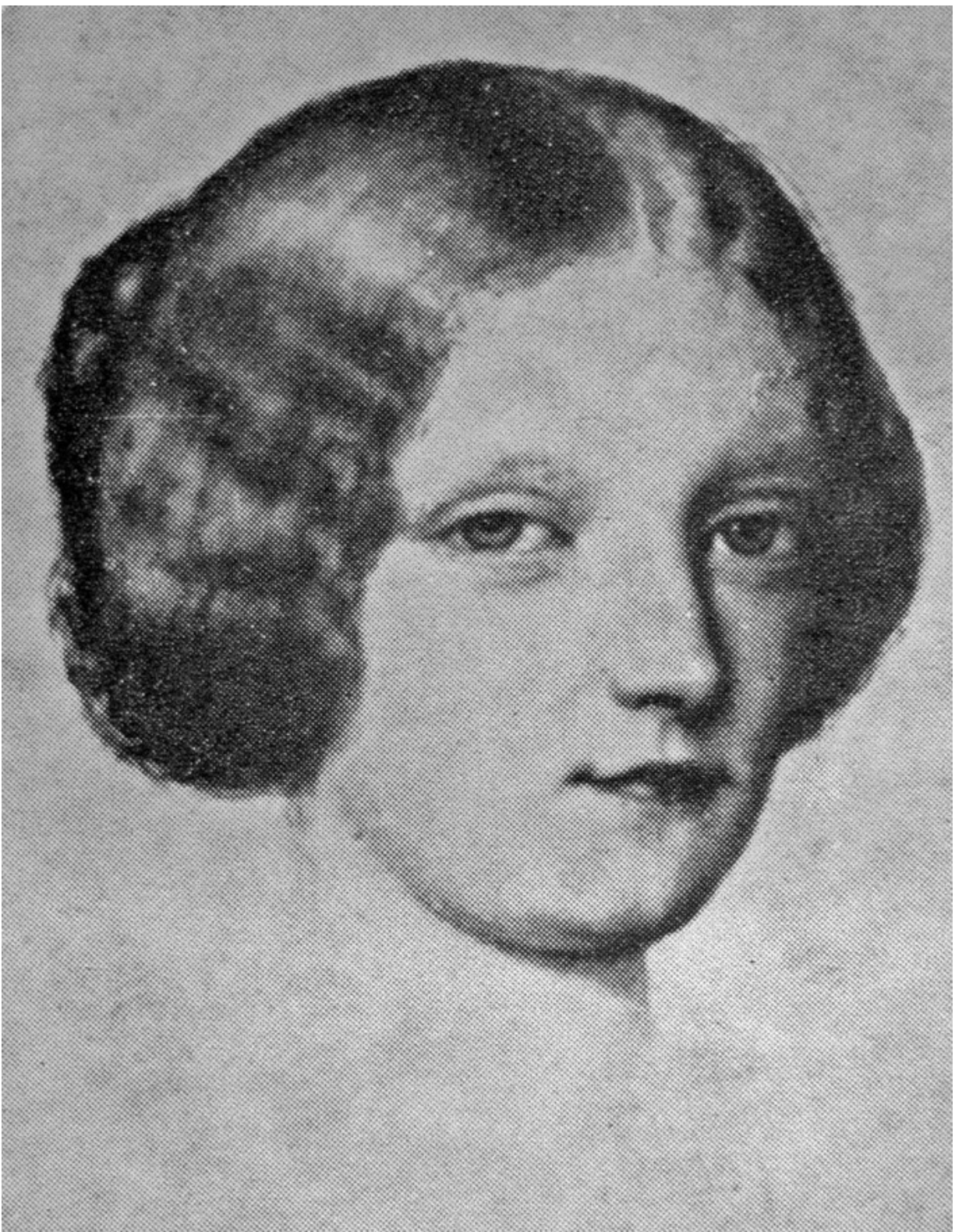
brillante et curieuse figure de Mme Kalergis. Aussi a-t-il entrepris de la situer dans les milieux sociaux et mondains où elle a vécu sa multiple existence cosmopolite, mêlée de poétique et d'art. Dans cette existence quelque peu nomade et qui, pendant de longues années, conduisit la belle vagabonde à travers la Russie, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la France, reconnaissons que l'amour ne semble pas avoir tenu une place prépondérante. Je ne vois dans la vie de Marie Kalergis aucune de ces « grandes passions » qui font les grandes héroïnes de romans. D'ailleurs le poème de Gautier constate cette froideur de cœur. La beauté éblouissante, mais quelque peu hautaine et distante de Mme Kalergis confirmait cette impression. En effet, lorsque Marie Nesselrode épousa le Grec Jean Kalergis, ce ne fut pas un mariage d'amour qu'elle contracta. Elle n'y trouva pas le bonheur, mais quand les jalousies imméritées de M. Kalergis eurent amené la séparation des deux époux, Mme Kalergis y gagna avec son indépendance une situation matérielle fort satisfaisante. Cependant ni la liberté ni la richesse ne l'empêchèrent de s'unir en secondes noces à un certain M. Moukhanow. Ce second mariage ne semble, pas plus que le premier, avoir été un mariage d'amour. D'amour, Marie Kalergis ne paraît avoir connu que le maternel. Elle adora sa fille. Si nous cherchons en dehors des affections de famille, nous voyons à Marie Kalergis de vives et illustres amitiés, nous la voyons surtout en relations avec ce que l'Europe politique et diplomatique d'alors compte de plus distingué. Dans ce monde mi-officiel, mi-officieux, sa parenté avec le chancelier Nesselrode lui donnait une situation très considérée. Reçue dans les milieux les plus élégants et les plus intelligents et servie par un certain esprit d'observation, elle ne laissait pas d'en user pour renseigner le bon oncle Nesselrode sur l'état de l'opinion. Le rôle diplomatique de Mme Kalergis alla même un peu plus loin. Dans le Paris de 1848 et des débuts du Second Empire, elle fit ce que M. Constantin Photiadès appelle, de la

« diplomatie en crinoline » et fut avec la princesse Bagration et la princesse de Lieven, au nombre des « informatrices » agréées de l'Empereur Nicolas Ier. La guerre de Crimée mit fin à cette « mission ». Durant cette guerre, Mme Kalergis fut autorisée à séjourner en France où elle comptait de solides et puissantes amitiés. Son salon de la rue d'Anjou réunissait de nombreuses notabilités. Mme Kalergis avait un goût marqué pour celles de l'art, de la littérature et de la musique.

Parmi la foule choisie qui se pressait dans le salon de Mme Kalergis je crois bien que l'on n'y rencontrait pas Théophile Gautier. La noble étrangère semble n'avoir connu que d'assez loin le poète qui la devait immortaliser, au point que Judith Gautier ignorait que la « femme cygne », « la neige vierge » de la *Symphonie en blanc majeur* eût existé. Ce fut Mme Cosima Wagner qui, en 1869, apprit à Judith Gautier le nom de Mme Kalergis. D'ailleurs Théophile Gautier n'était guère un homme de salons, pas plus que Henri Heine à qui Mme Kalergis alla rendre visite. Heine récompensa la blonde dame qui était venue s'asseoir à son chevet de paralytique en la célébrant dans un poème d'une ironie un peu lourde qu'il intitula *l'Eléphant blanc*. En revanche, si Alfred de Musset s'abstint de « chanter » Mme Kalergis, il fréquenta chez elle assez assidûment. Aux soirées de la rue d'Anjou, il était accueilli avec empressement et semblait prendre plaisir à s'y montrer tel qu'il savait être, c'est-à-dire aimable et séduisant. Chez Mme Kalergis, Alfred de Musset quittait son air maussade et dédaigneux. Il va sans dire que l'on interpréta cette attitude et que l'on voulut faire de ces relations amicales une liaison d'amour. Cependant Mme Kalergis ne sympathisait pas seulement avec les poètes et les écrivains. Si, à son arrivée à Paris, elle était allée, à l'Abbaye-au-Bois, rendre hommage à la glorieuse vieillesse de Chateaubriand, la rencontre d'un Chopin, d'un Liszt, d'un Wagner, l'émut davantage que celle de « l'Homère

chrétien ». C'est que Marie Kalergis aimait profondément et passionnément la musique. Elle était elle-même sur le piano une exécutante remarquable et connut des succès de virtuose.

Chopin, qui lui donna des leçons, goûtait et appréciait le jeu de la « belle Septentrionale », et puis Marie Kalergis n'était-elle pas Polonaise par sa mère ? Si elle admirait infiniment Chopin, le prodigieux Liszt lui avait inspiré une égale admiration et tous deux subissaient la souveraine domination musicale de Richard Wagner. Ce culte pour la musique et les musiciens, Marie Kalergis le conserva jusqu'à la fin de sa vie, de cette vie que M. Constantin Photiadès nous conte avec un charme nuancé d'ironie, car l'existence du « sphinx blanc » présente certaines circonstances, sinon inexplicables, du moins singulières, telles que son second mariage avec M. Serge Moukhanow, colonel russe, et qui semble n'avoir rien eu d'extrêmement remarquable ; mais elle vieillissait, elle était profondément atteinte en sa santé et l'heure venait où la « symphonie » allait finir en « marche funèbre ». L'événement eut lieu en 1874. La musique, qui avait été, nous dit M. Photiadès, la poésie de sa vie, ne fut pas ingrate à sa mémoire. Wagner a parlé de Mme Kalergis avec estime et reconnaissance. Liszt lui dédia la meilleure de ses deux *Elégies pour piano* et fit célébrer en son honneur, à Weimar, une solennité musicale et commémorative. A ces hommages M. Constantin Photiadès vient d'ajouter des pages ingénieuses et justes qui fixent définitivement les traits de cette curieuse figure. Elle se détache sur un ciel romantique en sa beauté vagabonde et boréalement stellaire.



La jeune comtesse Marie Nesselrode. Travail non attribué.

« La symphonie en blanc majeur ». Marie Kalergis-Moukhanow, née Nesselrode (1822-1874) ⁹

« Applique ton esprit, en cheminant, à faire, le soir, des visages d'hommes et de femmes, lorsque le temps est mauvais... Que de grâce et de douceur se voient dans les visages. »

Léonard de Vinci

I LA FAMILLE

Quoiqu'ils aient inscrit leur nom avec honneur dans les annales de la Russie, les Nesselrode sont d'origine allemande. Leur manoir héréditaire dressait ses vieilles tours féodales en pays rhénan, proche Solingen-sur-la-Wupper. Vers le milieu du 18^{ème} siècle, des cadets de cette maison, les Nesselrode-Ereshoven, parcoururent les contrées voisines de l'Allemagne, cherchant fortune. Les Moscovites les accueillirent à merveille. Un sourire de la grande Catherine, une signature au bas d'un ukase, et le comte Guillaume Nesselrode¹⁰, envoyé extraordinaire et ministre-plénipotentiaire, s'en allait représenter le gouvernement russe à Lisbonne, puis à Berlin.

Plus brillante encore fut la carrière de son fils Charles ¹¹. Grâce à la protection et à la constante faveur des tzars Alexandre I^{er}, Nicolas I^{er} et Alexandre II, il sut rester ministre des Affaires étrangères et chancelier de l'Empire russe pendant quarante années consécutives, malgré les

révolutions, les guerres et les changements de règne. Comme beaucoup de gentilshommes au service du tzar, sincèrement Russes de cœur, mais Allemands de naissance, le comte Charles Nesselrode conservait en sa nouvelle patrie les habitudes simples et patriarcales de ses ancêtres ¹². Et l'aristocratie de Saint-Pétersbourg voyait avec étonnement ce très haut et très puissant dignitaire, ce diplomate redouté des Cabinets de l'Europe, se confiner de parti pris dans ses affections de famille et l'amitié la plus intime. Les soirs où les devoirs de sa charge ne le retenaient pas impérieusement auprès des souverains ou des ambassadeurs, les soirs où il était vraiment son maître, avec quelles délices ne revenait-il pas se recueillir en son hôtel, vis-à-vis du palais d'Hiver, parmi ses proches ! A l'en croire, c'est là seulement qu'il oubliait les soucis de la politique et, entre toutes les splendeurs de Pétersbourg, son asile de prédilection, son paradis, c'était le petit salon particulier de la comtesse Charles Nesselrode. Les époux s'accordaient comme deux jeunes mariés. Chaque jour, le chancelier se remémorait avec plaisir l'après-midi de janvier 1812 où, se jetant aux pieds ¹³ de la petite comtesse Gouriew, fille du ministre des finances et des apanages, il l'avait suppliée de bien vouloir devenir sa femme. Le premier, il avait su discerner les solides qualités de sa fiancée, alors que ses beaux-parents les soupçonnaient à peine. Ces mérites lui semblaient donc attester sans cesse la sûreté de son coup d'œil et la rectitude de son jugement. Quel homme d'État se laisserait d'une satisfaction aussi douce ? ... Lorsqu'il perdit sa compagne, le 18 août 1849, le chancelier put affirmer, sans craindre de provoquer des sourires, qu'il lui devait trente-sept années de bonheur ¹⁴. Nulle déception ne l'ayant attristé au cours de cette longue période de vie commune, il n'avait pas été contraint de retoucher d'une main sévère le portrait flatteur qu'il s'en était tracé jadis, une fois pour toutes.

Cependant, ses contemporains étaient moins enthousiastes de la comtesse. Ils en parlaient brièvement, comme d'une femme parfaite. La société de Pétersbourg maugréait contre ses façons trop solennelles. Sans doute, madame Swetchine ¹⁵, qui lui devait beaucoup, célébrait ses vertus avec une gratitude passionnée, et M. de Falloux s'en faisait volontiers l'écho retentissant ¹⁶. Il n'en reste pas moins que la comtesse Charles était peu divertissante. Une Française plutôt impartiale qui l'avait connue en 1835 à Bade, la baronne de Montet, n'hésitait pas à la proclamer « la personne du monde la plus raide et la plus sérieuse ¹⁷ ».

Cette grande dame un peu guindée, gardienne vigilante des traditions de sa caste, incapable de commettre une faute de goût, apparaissait comme une éducatrice incomparable. Outre son fils Dmitri, futur conseiller d'État et grand maître de la cour, elle élevait on ne peut mieux ses deux filles : Hélène, plus tard comtesse Michel Chreptovitch, et Mary, qui épousa en 1839 un diplomate saxon, le baron Seebach. Aussi le cousin du chancelier, le lieutenant-général comte Frédéric Nesselrode, commandant la gendarmerie de Varsovie, se confondit-il en remerciements, lorsque la comtesse Charles lui offrit de recueillir chez elle sa fille unique, la petite Marie.

*

* *

D'où vient que la femme du chancelier ne balançait pas à se charger d'un quatrième enfant, malgré ses lourdes responsabilités de famille et tant d'obligations officielles ? Elle avait pitié de sa nièce. Peu d'orphelins excitent plus de compassion que ceux dont les parents se sont dit un adieu éternel, après d'affreux déchirements. Or, depuis quelques mois, Frédéric Nesselrode se plaignait amèrement de son ménage. Ses cousins ne connaissaient pas au juste ses

griefs, car ils ne le voyaient que de loin en loin. A cette époque, le voyage de Varsovie à Pétersbourg durait plusieurs jours, coûtait fort cher, et Frédéric, très économe de son naturel, craignait extrêmement la dépense. Toutefois, le chancelier, qui n'avait jamais applaudi au mariage de son cousin avec mademoiselle Thecla Gorska, éprouvait à l'égard de celle-ci une défiance instinctive. Non qu'elle ne fût vertueuse, affable, séduisante, douée d'une de ces physionomies angéliques où la douceur s'allie à la beauté, comme la poésie, quelquefois, vient s'ajouter à l'éloquence ; mais le chancelier estimait que ses qualités mêmes l'éloignaient de son mari. Et il ne se trompait guère : catholique jusqu'aux moelles, cette jeune Polonaise ressentait un malaise de jour en jour plus douloureux auprès de ce gentilhomme allemand, trop voltairien pour mériter le beau nom de catholique, et l'un des oppresseurs directs de la Pologne, puisqu'il commandait en personne la gendarmerie russe. En son exaltation religieuse et nationale, la pauvre Thecla Nesselrode se reprochait durement son mariage. N'avait-elle pas, double trahison, abandonné sa foi et sa patrie ? Les idées les plus sombres tourmentaient son cerveau. Elle prenait la vie en exécration, finissant par se dire qu'elle n'était plus capable de rendre heureux son mari, encore moins d'élever convenablement sa fille. Quoiqu'ils ne pussent soupçonner la gravité de cette crise, le chancelier et sa femme n'en vivaient pas moins dans l'inquiétude. La comtesse Charles, surtout, se promettait d'éclaircir ce mystère, dès la première occasion. Quand elle traversa Varsovie en 1828, le cousin Frédéric était justement en tournée d'inspection ; mais comme elle tenait à se renseigner sur place, elle invita la Cousine Thecla à venir la voir. Celle-ci s'empressa de répondre à son appel, accompagnée d'une servante qui donnait la main à une enfant adorablement blanche, blonde et rose, la petite Marie Nesselrode.

A peine fut-elle entrée que les contractions de sa physionomie, ses yeux égarés, la détresse de ses attitudes alarmèrent la comtesse Charles : la cousine Thecla semblait demi-folle. Cette impression pénible s'accrut, lorsque, sans aucun préambule, la visiteuse se mit à lui décrire ses angoisses de tous les instants. Elle se sentait tellement détachée de la terre que la petite Marie elle-même, jusqu'à son unique consolation, l'ennuyait ou l'exaspérait. Se jetant aux pieds de la comtesse, elle la supplia d'emmener l'enfant à Pétersbourg, afin de la mettre à l'abri... Les mots se pressaient sur ses lèvres avec tant de volubilité qu'il devenait difficile de les suivre. On démêlait, à travers ce flux de paroles, que l'enfant était délaissée et qu'il fallait, dans son intérêt même, l'éloigner sans retard de Varsovie. Sur ce point, cette mère insensée développait ses idées avec une parfaite lucidité.

La comtesse Charles, tout en se déclarant prête à lui rendre service, commença par exiger l'assentiment du père. Clause d'autant plus nécessaire que la cousine se trouverait absolument isolée par le départ de sa fille. Au lendemain d'une décision aussi cruelle, quels regrets pour une mère ! Enfin, à la distance où elle serait de sa fille, elle ne pourrait guère songer à la revoir.

Mais Thecla n'en persistait pas moins dans son projet. Avec une inconscience extraordinaire, elle déclarait que le départ de sa fille la rendrait bien plus maîtresse de son sort. Au demeurant, aucune considération ne l'empêcherait d'attenter à ses jours.

Dans ces conditions, la comtesse Charles refusa formellement de s'engager à quoi que ce fût, avant d'avoir reçu des instructions de Frédéric. Mais elle ne put contenir ses larmes en disant adieu à cette jolie petite Marie dont l'avenir restait en suspens. Une fois rentrée à Pétersbourg,

la comtesse Charles écrivit à Frédéric Nesselrode la conversation qu'elle avait eue à Varsovie avec sa femme ¹⁸. En même temps, elle lui annonçait de la manière la plus positive que le chancelier et elle-même seraient heureux de se charger de Marie.

Le comte Frédéric accepta, nous le savons, avec reconnaissance, l'offre si généreuse de ses cousins, et la petite Marie fut confiée à la comtesse Charles avant la fin de 1828. Pouvait-il en être autrement ? Frédéric Nesselrode n'avait plus de foyer. Entre sa femme et lui, la séparation s'imposait d'autant plus que personne ne les aidait à renouer le fil qui s'était rompu. Cependant, à peine éloignée de son mari, Thécla renonça au suicide. Elle vécut. Elle regretta de s'être dessaisie volontairement de sa fille. Et même, contre toute attente, elle dut essayer de se rapprocher de Frédéric, car le chancelier, passant par Varsovie moins d'un an après l'installation de la petite Marie à Pétersbourg, mandait à sa femme : « J'ai appris indirectement qu'elle (Thecla) voudrait m'engager à la raccommoder avec son mari, ce que je ne saurais recommander à celui-ci. ¹⁹ » De temps à autre, malgré l'insuffisance de ses ressources, la comtesse Thecla Nesselrode se transportait à Pétersbourg, au grand ennui du chancelier et de sa femme. On accusait alors cette Polonaise extravagante d'exercer sur sa fille une influence déplorable. Et comme ses visites se prolongeaient pendant des mois, elle passait pour indiscreète. Quel repos, lorsqu'elle voyageait en Suisse ou en Allemagne ! Et quelle terreur, dès qu'elle recueillait quelque héritage ! On tremblait alors de la voir débarquer à Pétersbourg. De Varsovie, le comte Frédéric donnait l'alarme :

Ma femme est toujours à Berlin. Puslowski vient de lui envoyer 22000 roubles qui lui revenaient de cet héritage de l'oncle... Ayant appris cela, le danger d'une